

Fabienne Lamirand

# Bienvenue à OpalTown

*Deux clans,*

*deux coeurs ...*



Fabienne Lamirand

Bienvenue à OpalTown

© Fabienne Lamirand, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4982-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Chapitre 1 : De l'orage dans l'air ...

20h30. Aérodrome de Sydney, sur une piste à l'écart du trafic aérien.

Un petit avion allume ses moteurs et tente de se stabiliser face à la porte d'un hangar où d'énormes bourrasques de vent font trembler l'appareil.

— Bonsoir Monsieur Foster. Bienvenue à bord, lança l'un des deux hommes en haussant la voix pour se faire entendre face au bruit qui régnait autour d'eux.

— Bonsoir messieurs. Quel vent ! Mes cartons à dessins ont failli s'envoler.

— Oui, c'est fréquent en cette saison. La météo avait annoncé des vents de force 7 mais il ne faut pas s'inquiéter. Nous avons l'habitude.

— Très bien, messieurs. Pas de problème, je vous fais confiance. C'est quand vous voulez.

— C'est que, nous avons une passagère de dernière minute. Elle devait embarquer demain matin mais le pilote, un de mes amis, s'est fait opérer d'urgence hier. Donc il m'a demandé si je pouvais l'emmener à sa place. J'espère que ça ne vous dérange pas Monsieur Foster ?

— Non, je vous en prie, pas de problème. C'est une concitoyenne de Coober Pedy ?

Les deux pilotes se regardèrent d'un air affligé avant de répondre.

— Oui, Monsieur Foster. Il n'y a pas beaucoup d'autres villes aux alentours de toute façon.

— Effectivement. C'est plutôt désert par chez nous. Ça fait des années que je n'y ai pas mis les pieds avec mes études. Ça me fait plaisir de revoir des gens du cru.

— Oh, il me semble qu'elle n'y est pas revenue depuis un bon moment, comme vous. C'est ce que m'a dit son père en tout cas. Elle ne devrait plus tarder maintenant. Son vol en provenance de Paris s'est posé il y a une demi-heure.

Au moment où le pilote terminait sa phrase, ils aperçurent une jeune femme courant à petites foulées sur le tarmac avec une grosse valise à roulettes et plusieurs sacs de voyage accrochés à ses épaules. Ses longs cheveux châtain clair lui fouettaient le visage jusqu'à ce que le co-pilote lui ouvre la porte de l'avion.

Il s'empara de sa valise puis de ses sacs et les chargea bien vite dans l'appareil. Anton Foster lui tendit la main pour l'aider à monter dans l'avion qui

était plus que jamais secoué par le vent.

Elle mit quelques secondes à la saisir, puis se décida enfin à entrer après une longue inspiration.

Elle remit brièvement ses cheveux en place avant de s'installer sur le siège resté vide à côté d'Anton, derrière les deux pilotes.

L'anxiété se lut aussitôt sur son visage. Au-delà de la peur évidente qu'elle exprimait, Anton et les deux autres furent frappés par les traits séduisants de la jeune femme.

— Bonsoir Mademoiselle. Vous avez fait bon voyage ? lui demanda le pilote.

— Bonsoir Messieurs. Oui, le vol s'est bien passé mais je ne vous cache pas que j'aurais préféré me reposer un peu entre celui-là et les vingt heures que je viens de passer dans les airs. Mon père m'a prévenue que vous m'attendiez lors de ma dernière escale. Pour tout vous dire, je n'ai pas sauté de joie mais comme nous ne sommes plus qu'à quelques heures de Coober, je préfère prendre ce vol plutôt que d'attendre deux jours sur Sydney. J'ai pas mal de trucs à faire et je veux m'y mettre rapidement.

— Merci beaucoup d'avoir accepté ce changement de vol de dernière minute.

— J'espère que je ne le regretterai pas car, sans vouloir vous offenser, votre appareil m'a l'air beaucoup moins sûr que celui que je viens de quitter.

— Ne vous inquiétez pas Mademoiselle. Il ne nous a pas encore fait faux-bond.

— Pas encore, dites-vous !

Elle attacha sa ceinture aussitôt, la mine apeurée. Les moteurs s'activèrent bruyamment et l'appareil se plaça sur la piste, prêt à décoller. Une bourrasque fit alors cabrer le nez de l'avion avant qu'il ne prenne de la vitesse. Les deux pilotes se jetèrent un regard contrarié mais décidèrent tout de même d'amorcer le décollage.

Elle serra les deux accoudoirs de toutes ses forces en fermant les yeux jusqu'à ce que l'avion quitte le sol et prenne enfin de l'altitude.

Anton Foster n'était pas des plus détendus lui non plus mais il voulait donner le change en affichant un sourire plaisant à sa voisine. Il lui tendit la main pour la saluer et engager la conversation.

— Bonsoir. Ces messieurs m'ont dit que vous étiez de Coober Pedy. Moi aussi. Anton. Anton Foster.

Elle scruta cette main tendue puis le visage avenant du jeune homme comme s'il s'agissait d'un piège. Après une bonne dizaine de secondes d'hésitation qui parurent interminables à Anton elle lui serra la main à son tour.

— Bonjour, Monsieur Foster. Alison Greene.

La mine d'Anton se décomposa en un instant. Depuis qu'il était tout petit, Anton entendait son père lui rabâcher ce nom de famille en y ajoutant toutes sortes d'insultes dégradantes. Les Foster et les Greene étaient les deux familles les plus riches et influentes de la région. Elles avaient toutes deux fait fortune dans l'extraction et le commerce d'Opales, pierres précieuses que l'on trouvait en quantité dans cette région désertique de l'Australie mais qui se faisaient de plus en plus rares au fil des années.

Anton ne savait pas comment réagir face à la présence de celle qu'il se devait de considérer comme une ennemie, comme on lui avait toujours appris. Le seul son qui sortit de sa bouche fut un Ah ! suivi d'un geste de recul et d'un regard perdu.

Sa réaction fit sourire la jeune femme qui se contenta de garder le silence.

Au bout d'une minute, Anton se ressaisit et s'adressa aux deux pilotes qui avaient tout entendu de cet échange.

— Vous le saviez ?

— Savoir quoi Monsieur ?

— Que la passagère de dernière minute faisait partie de la famille Greene ?

Le co-pilote hésita un instant puis répondit avec franchise.

— Oui Monsieur. Nous savons très bien que vos deux familles ont souvent eu des démêlés mais les circonstances exceptionnelles nous ont contraints à vous transporter en même temps. Nous sommes désolés. Nous en avons discuté un long moment avant de prendre cette décision. Nous nous sommes dit que vous étiez sûrement deux jeunes gens civilisés et que vous seriez capables de faire ce vol sans vous « accrocher » et surtout, que personne hormis nous quatre en parlerait une fois arrivé.

Alison se pencha à son tour et s'adressa aux pilotes tout en fixant Anton dans les yeux.

— Ne vous en faites pas messieurs. Vous avez raison. Nous sommes tout à fait civilisés et il n'y aura pas de problème. N'est-ce pas Monsieur Foster ?

— Bien sûr Mademoiselle Greene. Je me réjouis de voyager en votre compagnie ! répondit-il ironiquement en se rasseyant l'air renfrogné.

— Oh, ça va ! Moi non plus ça ne m'enchante pas mais je trouve qu'il y a bien plus grave. Et surtout, après avoir passé des années loin de toutes ces guéguerres qui n'ont ni queue ni tête, il me semble qu'il est plus que temps de passer à autre chose. Vous ne pensez pas ?

Anton fut presque estomaqué par les mots de la jeune femme. Jamais il



n'aurait imaginé qu'une Greene puisse tenir des propos pacifistes. L'idée qu'elle fut adoptée lui traversa même l'esprit puis il vint à penser que peut-être elle n'était qu'une cousine éloignée, quelqu'un qui n'avait pas de vraies racines avec les Greene de Cooper Pedy. Cette théorie l'intrigua et il décida de creuser un peu le sujet.

— Vous n'êtes pas la fille de Seth Greene, n'est-ce pas ? Vous devez être une lointaine parente pour dire de telles choses ?

— Non, hélas pour vous Monsieur Foster. Je suis sa fille. J'ai eu la chance d'être envoyée à Sydney jusqu'au lycée puis à Paris pour mes études. J'ai donc un regard très certainement différent de celui de ma famille concernant la situation à Coober. Mais vous, vous êtes le fils de John Foster ?

— Oui. Son fils cadet. Moi aussi je suis parti faire mes études sur le vieux continent. En Angleterre, pour devenir ingénieur dans l'étude des sols. Je viens de terminer d'ailleurs. Mon père m'a tout de suite aidé à trouver un boulot pour le gouvernement Australien. Et vous ?

— Etudes de Joaillerie. A Paris. Je travaille pour une compagnie française depuis deux mois. Ils m'envoient négocier et tailler des pierres pour leurs collections. L'Opale est une valeur montante. Tout le monde en veut.

— Oui, et il y en a de moins en moins. D'où mes recherches autour de Cooper Pedy pour commencer.

— OpalTown, la ville de l'Opale, bien sûr ! C'est un bon début, effectivement. Votre famille va sûrement être ravie des compétences que vous allez leur offrir.

— Et vous des vôtres. C'est difficile de trouver un bon tailleur de pierres. Encore moins un vrai Joailler. Vous allez faire tripler la valeur des Opales qu'ils vont trouver.

Alison se mit à rire.

— Pensez-vous que nos proches puissent nous exploiter honteusement Monsieur Foster ? Que nous serons le nouvel instrument de leur guerre absurde ?

— Je détesterais être instrumentalisé, d'une manière ou d'une autre et encore plus par mon propre père. Mon travail pour le gouvernement m'impose de la neutralité.

— Idem. Personnellement, je ne vous cache pas que j'aurais préféré ne pas me retrouver en plein western. Car c'est ce qui va se passer Monsieur Foster, vous verrez. Rien n'a changé.

— Oui, je sais, c'est regrettable. Je l'admets. Ce conflit est enraciné depuis tellement longtemps maintenant !

— Pas étonnant quand on voit comment nos frères ont pris le relai de nos

pères dans ce domaine. Je me demande ce qui pourrait bien les faire évoluer un peu ?

— Je n'ai pas la réponse Mademoiselle Greene. A vrai dire, je ne me suis jamais posé la question non plus jusqu'à aujourd'hui.

Un gros trou d'air vint secouer l'appareil à cet instant. Alison et Anton se recroquevillèrent sur leur fauteuil jusqu'à ce que les pilotes reprennent le contrôle de l'appareil. Alors qu'ils poussèrent un soupir de soulagement, des gouttes d'eau de plus en plus épaisses se mirent à frapper la carlingue et les vitres. Une grosse pluie d'orage commençait à s'abattre sur eux.

Les pilotes, calmes dans un premier temps, montèrent en pression en consultant leurs appareils de bord tour à tour quand ils virent d'inquiétants nuages noirs se former devant eux. Soudain, un premier éclair les illumina au loin. Puis un second qui zébra le ciel accompagné d'un énorme coup de tonnerre quelques secondes après. La carlingue tremblait et bourdonnait dans les oreilles des passagers. Le vent faisait s'écraser violemment la pluie sur l'appareil dans un bruit assourdissant. En peu de temps, une lutte éclata entre le petit avion et le temps qui se déchainait.

Alison était transie de peur. Anton se pencha vers les pilotes pour obtenir des nouvelles.

— Messieurs, c'était prévu ça ?

— Non Monsieur Foster. La météo a changé trop rapidement. Nous allons chercher une zone pour atterrir, c'est plus prudent. Restez bien attaché à votre siège s'il vous plait.

Anton s'exécuta sans attendre et se pencha vers Alison pour l'informer du plan des deux hommes.

— Mademoiselle Greene, Mademoiselle Greene ?

Alison semblait plongée dans un spasme de panique qui la rendait sourde aux appels d'Anton. Il s'en rendit compte et lui saisit la main pour la forcer à sortir de sa torpeur.

— Mademoiselle, regardez-moi, s'il vous plait. Ne paniquez pas. Ces messieurs vont atterrir ok ? Tout va bien se passer. Vous m'entendez ?

Elle ferma les yeux puis se recroquevilla près du bras d'Anton en s'accrochant de toutes ses forces à l'accoudoir.

— J'ai peur Monsieur Foster. Ils, ils ne vont pas y arriver. On va se crasher, on va se crasher en plein bush. On va mourir.

Anton prit alors une voix douce pour la rassurer et à l'occasion se rassurer lui-même en lui tenant le bras.



— Mais non, ne dites pas ça. Ils sont expérimentés nos pilotes. Ils ont sûrement déjà vécu cette situation des dizaines de fois. Ils savent ce qu'ils font. Paniquer ne sert à rien Mademoiselle Greene. Imaginez, tiens essayez d'imaginer que vous êtes dans un manège à sensation, comme dans les parcs d'attraction.

— Je ne monte pas dans les attractions à sensations fortes Monsieur Foster. J'ai toujours eu horreur de ça.

— Ah, mince. Mauvais exemple alors. Disons que c'est comme si vous étiez sur ... sur un vélo pour la première fois. Vous avez sûrement eu peur mais vous y êtes arrivée quand-même, non ? Et après vous avez trouvé ça agréable, j'en suis sûr.

— La différence Monsieur Foster c'est que si le vélo se plante, il ne tombe pas de 1000 mètres avec un moteur qui explose en prime.

— Oui, oui, c'est vrai. C'est difficile de trouver une comparaison en fait.

— Eh bien n'en faites pas alors ! Vous allez me faire ressasser tous mes pires souvenirs et je ne pense pas que ce soit le bon moment pour ça, hurla-t-elle presque à son encontre.

Un nouveau coup de tonnerre avec un craquement qui se fit plus proche de l'appareil les secoua fortement. Alison serra le bras d'Anton encore plus fort. Sa respiration était haletante et des larmes lui montaient aux yeux. Malgré la peur qu'il ressentait lui aussi, Anton se sentait l'âme d'un protecteur envers cette jeune femme, attitude dont il n'avait plus fait preuve depuis bien longtemps.

Ils restèrent ainsi pendant de longues minutes jusqu'à ce que le pilote les informe qu'ils avaient trouvé une petite piste d'atterrissage.

La visibilité était quasi nulle. Des trombes d'eau s'abattaient sans relâche sur le petit avion mais les instruments de vol fonctionnaient heureusement à la perfection. Les deux hommes à l'avant s'approchèrent de la piste en se fiant uniquement à leur instrumentation et réussirent à poser l'appareil à la deuxième tentative.

Il s'agissait d'un vieil aérodrome qui ne servait plus qu'aux agriculteurs du coin de temps en temps et qui était donc complètement désert à cette heure-ci.

Les deux pilotes amenèrent l'appareil jusqu'à un hangar vide agencé de vieilles tôles rouillées.

Lorsque l'avion fut complètement à l'abri, Alison relâcha enfin la chemise d'Anton qu'elle avait continué de serrer.

Il lui offrit un visage souriant et bienveillant.

— Hey, on n'est pas morts finalement ! Vous voyez, nous sommes sains et

saufs. En plus, ça nous fera une super histoire à raconter à nos deux bourrus de pères. C'est pas génial tout ça ?

— Génial, ce n'est pas le mot que j'emploierais, non. Et euh ... désolée pour mon comportement Monsieur Foster. J'ai eu tellement peur !

— C'est rien. Je ne le dirai à personne, promis, plaisanta-t-il

— Non, vraiment, c'est gentil de m'avoir ... soutenue. Je ne réagis pas comme ça d'habitude.

— Aurais-je relevé le niveau de ma chère famille en me comportant avec bravoure ?

— De votre famille, je ne pense pas. De vous, très certainement, lui répondit-elle avec un grand sourire gêné.

Le jeune homme se sentit alors troublé par cette réponse et ses paupières rosirent aussitôt.

— Ok, c'est déjà pas mal ... Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On reste ? On sort ?

— Oui, pardon, rejoignons-les.

Les deux pilotes balayèrent l'endroit à l'aide de leurs lampes torches pour trouver un coin tranquille où tout le monde pourrait attendre que la tempête s'apaise.

Ils aménagèrent des sièges de fortune avec des bidons et des sacs de terreau dans la pénombre de la nuit qui s'était installée.

Alison s'enveloppa dans un plaid de laine ramené de Paris et ne bougea plus de son petit coin jusqu'à ce que son téléphone se mette à sonner.

— Papa ?

— Bonsoir ma chérie. On se demandait avec ta mère à quelle heure exactement tu arrivais ? Je ne sais plus quand ton frère doit passer te prendre à l'aérodrome.

— Je ne sais pas. Nous avons été obligés d'atterrir d'urgence en cours de route car on a été pris dans une tempête. Attends, je me renseigne.

Excusez-moi, vous avez une idée de notre heure d'arrivée ?

— Aucune, Mademoiselle. La tempête peut durer une heure comme toute la nuit.

— Ecoute papa, on ne sait pas quand on pourra reprendre la route. Si ça se trouve, on va devoir passer toute la nuit ici. Le mieux c'est que je t'appelle dès que je serai à Coober Pedy, ok ?

— Oui, on va faire ça. On s'arrangera. J'espère que tu vas bien mon petit ange ?